

L' Abeille.

3me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

3me. Année

VOL. III.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 Décembre 1850.

No. 2.

ANCIENNE PROSE POUR L'AVENT.

Tandem fluctus,
Tandem luctus,
Sol erumpens temperat;
Nunc aurora,
Rupta morâ,
Lucem lætam nunciat.

Mundi bellus
Sol ocellus,
Verus sol justitiæ
Signat ortum,
Monstrat portum,
Commorans in Virgine.

Jàm quiescit,
Delitescit,
In isto zodiaco;
Mox in lucem
Verum ducem
Proferet cum gaudio.

Hostis fremdet,
Sol dum splendet
Purâ sub nubeculâ;
Sed est carens
Nævo, parens
Lucis, hæc Virguncula.

Pulso nimbo,
Rupto limbo,
Instat his victoria,
Quos patratum
Per peccatum
Alligant tartara.

Ergo gaude,
Terra, plaude,
Redde Deo gratiam,
Quandò rore
Mniori
Nubes pluunt gratiam.

Enfin les flots,
Enfin les plaintes,
Se calment aux premières lueurs
Maintenant l'aurore, [du soleil.
Sans plus de retard.
Annonce un jour plein de joie.

Le soleil, brillant œil du monde,
Le vrai soleil de la justice
Signale son lever
Et nous montre le port,
Du sein de la vierge
Où il a choisi sa demeure.

Il repose encore voilé
Dans cette constellation
Du zodiaque mystique;
Bientôt à la lumière
Le véritable Roi
Paraîtra avec alégresse.

L'ennemi frémit [à resplendir
Tandisque le soleil commence
Sous la pure et légère nuée ;
Car il n'y a nulle tache
Dans cette tendre Vierge,
Mère de l'éternelle lumière.

Le nuage se dissipe,
Le voile se rompt;
La victoire reste soudain
Aux infortunés
Que l'enfer enchaînait
Dans les liens du péché.

Réjois-toi donc,
Terre, applaudis!
Rends gloire à Dieu,
En ce jour où les nuées
Font pleuvoir la grâce,
En une rosée plus abondante.



QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Le travail est la loi commune, et cette loi a sa raison non-seulement dans la nature de l'homme en général, mais encore dans celle de chaque homme en particulier, qui, quel qu'il soit, est nécessairement appelé à dire ou à faire quelque chose ici-bas. Qui pourrait se croire déshérité de la faculté d'être utile à ses semblables? Le travail est un trésor, ajoute le vieux proverbe, et ce proverbe, croyons le bien, n'est point une sentence oiseuse, imaginée par les riches pour consoler les pauvres. Il est la voix du peuple et de Dieu. Et comment l'homme qui n'a jamais connu le travail aurait-il pu l'inventer!

Il y a bien des sortes de bonheur; mais un des plus grands, sans contredit, est celui qui naît du développement que nous pouvons donner à nos facultés; car le travail n'est pas autre chose, et nous n'entendons pas sous ce nom la servitude que les abus de la société imposent à une certaine classe d'hommes, qui portent le poids du jour.

Il n'est pas donné à tous, il est vrai, de laisser une trace éclatante de leur passage; mais ce que les hommes ne voient pas, Dieu le voit, et, après Dieu, la conscience. Que les dons de la nature soient inégalement répartis, que l'un ait reçu plus, l'autre moins, le travail n'en est pas moins la loi de tous, la condition du honneur pour tous, parce qu'il n'est personne qui n'ait une place sur la terre, marquée par la providence, et au fond du cœur une vocation quelconque. Autrement, d'où viendrait cet immense besoin d'activité qui anime le monde, depuis le savant qui veille à la lueur d'une lampe, jusqu'au voyageur qu'un navire emporte à la merci des flots et des tempêtes vers des terres inconnues?

Comment se fait-il cependant qu'au milieu de ce tumultueux mouvement de l'espèce humaine, tant d'hommes se consument en efforts stériles, ou languissent dans l'oisiveté et meurent sans avoir vécu. C'est que, pour la plupart, ils ne sont pas entrés dans le chemin où la nature les appelait à marcher. Ce qui importe le plus à la vie, dit Pascal, c'est le choix d'un état. Malheureusement, on est encore presque enfant quand il faut choisir: la raison est faible et sans expérience; on risque le plus souvent de se laisser entraîner par un penchant trompeur, et de se trouver engagé dans une voie pour le reste de sa vie, avant d'avoir pu juger si c'était la meilleure.

Aussi ce premier pas, d'où dépend presque toujours le bonheur ou le malheur de la vie entière, a-t-il été regardé dans tous les temps comme le plus important et surtout le plus difficile à faire. A quel signe, en effet, entre tant de voix qui nous appellent, ou semblent, pour mieux dire, nous appeler, peut-on reconnaître celle de la nature? Nul ne le saurait dire. Si l'on interroge l'histoire, on est presque tenté de croire qu'une sorte de fatalité se joue de tous les calculs de la prudence humaine.

Que voyons-nous en lisant la vie de la plupart des hommes célèbres? Horace, par exemple, commença par être soldat; Giotto, par être père, et peut-être eût-il gardé les troupeaux toute sa vie, si le hasard n'eût amené près de lui le peintre Cimabué, au moment où le pauvre enfant traçait sur le sable la figure d'une de ses brebis. Le Dante, ce grand poète, avoue qu'il ne commença à se reconnaître que lorsqu'il était déjà parvenu au milieu du chemin de la vie. Le célèbre paysagiste Claude Lorrain parut stupide jusqu'à l'âge de trente ans. Quelle étrange destinée que celle de J.-J. Rousseau! Et combien d'autres noms ne pourrait-on pas ajouter à ceux que nous venons de citer? Peut-être, comme dit plaisamment Voltaire,

Peut être qu'un Virgile, ou Cicéron sauvage,
Est chantre de lutrin ou juge de village.

Mais ne voyons là, si l'on veut, que des exceptions. Que de choses n'a-t-on pas à considérer avant de se déterminer sciemment et en connaissance de cause? La nature et le nombre des professions auxquelles il est permis ou raisonnable d'aspirer, les aptitudes spéciales et les conditions de fortune qu'elles exigent, les devoirs qu'elles imposent, leurs avantages, leurs inconvénients, l'inconstance des événements, et enfin cette concurrence illimitée qui encombre aujourd'hui toutes les carrières. Que de raisons de demeurer dans la perplexité!

N'est-il pas évident que, sauf des cas fort rares, il y aurait de la folie à se croire prédestiné à tel ou tel état. Cependant il faut choisir, et bien choisir. Que faire, dira-t-on, et quel parti prendre? Nous répondrons, — et notre réponse trouvera de l'écho dans toutes les consciences —: Commencez par vous mettre dans la disposition morale la plus propre à mériter d'être bien inspiré, c'est-à-dire apportez dans votre délibération une confiance sans orgueil et cette vertu modeste qu'on appelle *bonne volonté*. Le bon vouloir, dit M. Lamennais, n'est jamais sans fruit: à travers un cœur droit, il passe toujours quelque rayon de la lumière de Dieu.